

## Alexandra Bidet, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*

Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2011

Rémy Caveng

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/travailemloi/5681>

DOI : 10.4000/travailemloi.5681

ISSN : 1775-416X

### Éditeur

DARES - Ministère du Travail

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 94-96

ISSN : 0224-4365

### Référence électronique

Rémy Caveng, « Alexandra Bidet, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?* », *Travail et Emploi* [En ligne], 130 | avril-juin 2012, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 30 juillet 2021.  
URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/5681> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/travailemloi.5681>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

© Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares)

---

# Alexandra Bidet, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*

Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2011

Rémy Caveng

---

## RÉFÉRENCE

Alexandra Bidet, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2011, 416 p.

- 1 Qu'est-ce que le vrai boulot ? La question manifeste une certaine ambition. Spontanément, on serait porté à penser qu'elle ne peut recevoir que des réponses circonstanciées. La variation des conceptions de l'activité et des rapports que les agents entretiennent avec leur travail ne dépend-elle pas du contenu de celui-ci, des conditions dans lesquelles ils l'exercent, de leur statut d'emploi, de leurs ressources, de leur trajectoire passée, de leurs anticipations, etc. ? Le chemin choisi par l'auteure pour y répondre consiste à suivre les formes d'engagement dans le travail, au plus près de l'activité ordinaire des travailleurs, en se démarquant de la sociologie du travail classique dont les analyses resteraient en quelque sorte aveugles à certaines dimensions de par leur incapacité à s'abstraire du prisme salarial. Pour l'auteure, ce qui se joue dans le travail ne saurait se limiter à des questions de statut social, d'emploi, de résistance, de perte ou de gain d'autonomie ou encore d'aliénation. L'essentiel du travail ne se situe pas là : il s'agit ni plus ni moins de notre insertion dans le monde, de notre façon de se relier à lui et de se relier aux autres en se créant un milieu. Le vrai boulot est ce qui permet tout cela. Le saisir dans toutes ses dimensions suppose alors que le regard se déporte et se focalise sur les valorisations que les travailleurs élaborent au quotidien ainsi que sur la fonction anthropologique du travail (produire un monde) et, pour cela, qu'il prenne pour objet la technicité, les gestes, les paroles et leurs médiations.

- 2 La formulation d'une réponse à la question initiale implique ainsi une autre ambition, déjà évoquée : s'il ne s'agit peut-être pas d'une tentative de refondation de la sociologie du travail, il s'agit tout de même de manifester une rupture avec la majeure partie des orientations historiques des recherches menées dans ce domaine. En proposant de saisir le travail comme rapport opératoire au monde, Alexandra Bidet entend se situer en dehors des enjeux propres au salariat et au-delà des analyses qui restent prisonnières de ces enjeux. Pour elle, ce qui importe et ce qui constitue la vérité anthropo-sociologique du travail, ce n'est pas les relations entre personnes, mais le rapport personnel des travailleurs à leurs tâches : ce qu'ils y engagent, ce qu'ils en tirent comme intérêt, ce qui leur importe, la façon dont ils inventent un accord avec leur activité et leur milieu d'exercice, autrement dit tout ce qui constitue le travail comme opération ; ce qu'elle désigne comme « le travail en personne », notion centrale pour saisir et comprendre ce qu'est le vrai boulot. L'auteure propose de prendre la motricité comme point de départ, mais une motricité revisitée par rapport à ses usages dominants et historiquement datés. Des nouveaux usages s'imposent selon elle en raison des transformations profondes qui ont marqué le travail ces dernières décennies, notamment les effets de sa dématérialisation et de sa fluidification sur la technicité, les possibilités de valorisation de l'activité et, plus généralement, sur les aspirations à des formes de vie qui ne sauraient être les mêmes que celles qui prévalaient il y a encore quelques années.
- 3 On le voit, les intentions de l'auteure relèvent d'un défi lancé à l'ensemble (ou presque) des sociologues qui ont pris le travail et les travailleurs comme objets. Du point de vue théorique, ce défi traverse les trois premiers chapitres du livre. Le premier (dont le contenu est évoqué ci-dessus) entend répondre aux éventuelles objections pouvant porter sur l'intérêt de la notion de vrai boulot. Le deuxième s'attaque à la postérité de Georges Friedmann et, en particulier, à l'inflexion qu'il aurait donnée à la sociologie du travail française, plus portée à rechercher « le travail perdu » qu'à observer les personnes travailler. En un peu plus de 80 pages, l'auteure entend montrer que la tradition de critique humaniste du travail héritée de Friedmann a généré des représentations et des habitudes de pensée qui ont trop longtemps rabattu le travail sur le rapport salarial et la norme économique, le réduisant à une désutilité, voire à une perte, au détriment des opérations et des valorisations que les personnes accomplissent. Le troisième chapitre s'appuie sur l'analyse de quatre articles publiés par la revue *Sociologie du travail* entre 1972 et 1988. Il s'attache à rendre compte du glissement progressif qui a permis de passer d'une analyse du travail comme transgression, à une analyse du travail comme activité productive, puis comme activité incarnée et, enfin, comme « accomplissement pratique » en fonction des différentes conceptualisations de l'engagement et de l'autonomie des travailleurs. Ce glissement est analysé comme le résultat de l'introduction du travail en personne, autrement dit de la relation du travailleur avec son milieu et des efforts qu'il déploie pour se l'approprier et le transformer ; glissement que l'auteure entend poursuivre en proposant de saisir le travail comme opération technique, celle-ci étant considérée comme le principal support de production de sens et d'individuation. Dans cette perspective, elle suggère que la saisie de « l'engagement en personne » suppose de se défaire des registres classiques de la satisfaction dans le travail (expression de soi, rétributions matérielles, rétributions symboliques) et de s'intéresser aux significations qui émergent de l'activité ainsi qu'à ses valorisations dans un milieu professionnel donné ; ce qui implique, dans un premier temps, de retracer la genèse de ce milieu.

- 4 Ces orientations de recherche sont mises à l'épreuve dans la deuxième partie de l'ouvrage à partir d'une enquête de terrain menée dans un centre de supervision du trafic téléphonique. Ici, les opérateurs ne sont pas en prise directe avec des objets, mais avec des flux appréhendables à partir de courbes et de signaux lus sur des écrans, l'enjeu principal étant d'optimiser le trafic à distance en assurant sa fluidité. L'intérêt d'une telle situation de travail pour tester les perspectives énoncées dans la première partie de l'ouvrage réside dans l'apparente immatérialité du travail. Dans ces conditions, les prises sur l'activité et sur le milieu par le geste et la technicité qui constituent les dimensions essentielles du travail en personne perdent de leur évidence. Il faut donc aller les chercher au plus près des travailleurs et du travail en train de se faire. De deux façons : tout d'abord en traitant les mots que les travailleurs utilisent pour décrire leur activité et agir au quotidien comme des vecteurs de mise en ordre et de production de leur milieu de travail ; ensuite, en portant une attention particulière aux traces de l'activité. À partir de là, il devient possible de distinguer différentes formes de valorisation de l'activité et de conception du vrai boulot. Ce qui renvoie, en définitive, à différentes façons de déployer des efforts pour donner du sens au travail et, indissociablement, à différentes normativités qui s'élaborent au sein d'une même activité. L'auteure en retient deux : les explorateurs et les guetteurs. Pour les premiers, dont les récits portent sur le réseau, le vrai boulot consiste à construire des prises sur le trafic en le supervisant et en circulant dans ce que l'auteure nomme le « monde-écran » de manière à entretenir des possibilités d'action sur celui-ci. Pour les seconds, il s'agit au contraire de mettre le monde-écran et la supervision du trafic à distance. Leurs critiques portent sur la déconnection entre l'activité de supervision et la « vraie technique ». Techniciens de formation, leurs récits livrent des indices d'une certaine nostalgie de la technique perdue. Pour autant, l'auteure affirme qu'ils ne s'y réduisent pas et que des valorisations émergent de l'activité. Pour eux, le vrai boulot se situe dans les moments où il devient possible d'intervenir sur ce qui se déroule derrière le monde-écran, notamment sur les pannes. La catégorie de vrai boulot permet ainsi de montrer comment les travailleurs élaborent ce qui vaut dans leur activité et de mettre en évidence l'élaboration de prises sur leur milieu de travail ; bref, de saisir comment ils s'y engagent en personne. Elle permet ainsi de repenser les critères de validation sociale du travail au regard des productions normatives que les travailleurs élaborent dans leur activité.
- 5 Comme on l'a souligné au début de cette note, il s'agit là d'un ouvrage ambitieux qui présente des perspectives qui le sont tout autant. On peut également souligner la grande maîtrise de l'auteure qui manie des références pointues avec une certaine virtuosité. Au-delà de ces considérations sur les intentions et les aspects plus ou moins formels de ce travail, on est prêt à souscrire à l'idée que l'engagement dans le travail en tant que tel n'a pas eu la place qu'il méritait dans la littérature sociologique et à reconnaître sans conteste le caractère heuristique de la catégorie de vrai boulot. En revanche, si on comprend pourquoi et comment l'auteure a cherché à se départir d'une grille d'interprétation centrée sur le rapport salarial pour atteindre ce qui, pour elle, constitue l'essentiel du travail, on reste tout de même quelque peu circonspect quant à la façon dont sa perspective tend à replier le travail sur lui-même. Comment en effet rendre compte complètement de l'engagement des travailleurs et des valorisations qu'ils élaborent sans prendre en considération tout ce qui les constitue et qui dépasse largement le cadre du milieu de travail ? C'est d'ailleurs cela qui explique la coexistence

d'au moins deux formes de vie au travail chez les superviseurs du réseau. Ces dernières remarques suggèrent ainsi une autre question : qu'est-ce qu'une « personne » ?

---

## AUTEURS

**RÉMY CAVENG**

Université de Picardie Jules-Verne, CURAPP-ESS (UMR 7319)